

Collaboration féminine

6 Heures

Le vent entre en rafale par le carreau brisé, et soulève en passant, le vieux torchon qu'on avait mis là pour empêcher un peu ses rigueurs. La chambre est située au cinquième d'un de ces hideux carnavanseraux qui remplissent les quartiers populaires du vieux Paris. Situé sous le toit, le réduit n'est même pas d'égale hauteur, et pour pouvoir s'y tenir debout il faut être au milieu de la pièce. Dans un coin un grabat, sale, vieux, déchiré et qui laisse voir par un des trous qui le rongent les vieilles guenilles qui le remplissent. Étendu sur cette ruine une femme d'une quarantaine d'années, maigre, et dont les os percent presque sa peau jaune et sèche; ses cheveux tombent en désordre sur son linge, sale et tout percé; une toux rauque et presque continuelle la force à ramener sur ses épaules décharnées des lambeaux de couvertures. Deux enfants, accroupis par terre, essaient de réchauffer leurs pauvres petites mains, près d'un réchaud qui vient de s'éteindre, manquant de charbon; leur corps grelotte, et voyant que le fourneau ne peut plus rien pour eux: leurs petits poings devant les yeux, ils sanglottent.

Assise, sur la seule chaise du réduit, et se tenant, tant bien que mal, en équilibre, sur les trois pattes, qui lui restent, une fillette d'une quinzaine d'année, couverte de haillons, les yeux affaiblis par les veilles et cernés par la douleur, bercé dans ses bras, un ponpon d'un an à peine, elle le couvre de sa jupe à peine suffisante pour elle.

Et pendant que du fond du taudis, entre deux quintes de toux, la mère dit "j'ai faim", et qu'en sanglottant les petits répètent "j'ai faim, j'ai faim", et malgré le jeûne qui la torture, elle leur répète: "Patience, père va arriver, il nous apportera quelque chose".

Il faisait nuit, le reste de bougie, éclairait cette scène navrante, on entendit un pas dans l'escalier, la porte s'ouvre avec le vent et le froid, le père se jette en pleurant auprès de sa femme et répète à l'épouvante de tous: "Rien... rien... rien..."

* * *

Dans le petit salon de laque blanc et or qui est placé à l'entrée de la grande salle d'essayage de "Paulin", rue de la Paix, l'ingénieur couturier a eu l'idée d'établir une salle de thé, où toutes ses coquettes clientes, peuvent attendre sans trop d'impatience l'heure où le salon du maître s'ouvrira devant elles et pendant que les limousines ronflent à la porte, ces dames s'amusent, mangent et parlent.

A chaque instant la portière s'entre-ouvre, et un grand manteau d'hermine, de loutre ou de zibeline entre en tourbillonnant, couvrant les frêles épaules de la marquise de L... ou la Comtesse de T... Après avoir fait plusieurs tours sur elle-même, elle finit pas s'asseoir dans une vaste bergère, et commande un thé, un gâteau ou une glace.

L'impeccable Paulin vient annoncer l'essayage de Mlle de V... Celle-ci, après avoir secoué du revers de sa petite main gantée de blanc, les miettes tombées sur sa pelisse, et passant devant une petite femme toute couverte de fourrures lui dit: "Entrez donc un peu avec moi Arlette, pour voir si ma robe fait un peu d'effet", et dans un frou-frou de soie les deux élégantes laissent tomber derrière elles la portière. A peine Mme de V... avait-elle laissé tomber son manteau et sa robe et que ses bras blancs émergeaient d'un flot de dentelles, que Lucile, la première essayeuse lui enfilait un

amour de petite chose bleu pâle, recouvert d'un amour de tunique, rattaché par un amour de petit bouquet de rose, bordé au bas par un amour de bande d'hermine, enfin avec un amour de fichu retenu sur la poitrine par un amour de petit nœud de perles.

Tous s'agitaient auprès d'elle pour ajouter un pli ici, une fronce là, et pendant ce temps, on lui montrait des choses adorables pour la tenter, de rares dentelles, des petits bonnets de théâtre en fil d'or, des bas de soie du dernier modèle des mules, si petites et si jolies! enfin tout ce qui peut tenter une femme réellement femme.

Après avoir choisi, discuté, et s'être faite enjoler la petite Madame de V... lança un sourire protecteur au grand Paulin, un gracieux aurevoir à son amie Arlette, elle dégringola l'escalier, et au moment où dans l'air de Paris, les cloches de St-Honoré égrenaient l'Angelus de six heures, Madame de V. se blottissait dans les confortables coussins de son coupé, dit au valet de pied qui en refermait la porte, d'une voix frêle et mignonne: "Dites à Jean de se dépêcher, j'ai un bal ce soir".

JACQUES DESTIN.

En Art Dentaire

La Faculté de Chirurgie Dentaire a été la première des facultés de Laval à faire ses élections cette année. La votation pour les chargés qui étaient contestées a eu lieu jeudi après-midi, le 12 octobre.

La lutte a été très chaude et très active si l'on en juge par les nombreuses assemblées tenues par les divers candidats et par la faible majorité des vainqueurs. Je ne sais si c'est l'effet de la guerre actuelle ou du récent conflit avec la police, mais toujours est-il que l'élection de cette année a eu pour effet de nous réveiller de notre demi-sommeil et de nous faire user judicieusement de nos prérogatives d'électeurs.

Maintenant que la lutte est finie, nous devons nous unir autour de notre nouveau conseil et lui donner généreusement l'appui nécessaire pour l'aider à remplir le programme qu'il s'est tracé. Vainqueurs comme vaincus nous devons à notre Faculté et nous nous devons à nous-même d'oublier que nous étions de telle ou telle faction et de mettre tous ensemble l'épaulé à la roue; car il ne faut jamais oublier que dans les petites comme dans les grandes choses l'union est le gage assuré du succès.

Au nom de la Faculté nous offrons nos sincères félicitations aux nouveaux élus et nous espérons qu'ils sauront aller par "droits chemins". Quant aux vaincus, leur défaite est aussi glorieuse qu'une victoire et le seul fait de s'être présentés montre leur intérêt pour notre cause et nous les fait estimer davantage.

Le nouveau conseil se composera donc ainsi:

Président, G. Demers; vice-président, R. Landry; secrétaire-trésorier, R. Chênevert; conseiller 3e année, E. Vinet; conseiller 2e année, D. Champagne; conseiller 1ère année, L. Mignault; porte-drapeau, A. Roy; maître de chapelle, A. Hamel; bibliothécaire, A. Clermont; aviseur légal, G. Bruchési; ex-prés.

Gaston Demers a su conduire sa barque avec succès. Pas étonnant, car il a pratiqué tout l'été avec sa Ford!...

Landry pourra harmoniser les voix au conseil, car il sait se servir de sa basse!...

Chênevert a faussé compagnie à La... Forest.

La 2e année fait usage de... Champagne!...

La 3e année a fait Vi...net!...

La 4e est toujours "dedans!"

VIEUX DOC.

L'histoire illustrée de la guerre de 1914

Par Gabriel Hanotaux.

De tous les écrivains qui ont entrepris de rechercher les causes du sanglant conflit qui depuis deux ans désole la vieille Europe, il n'y en a pas de plus autorisé que M. Gabriel Hanotaux. Ancien ministre des Affaires Étrangères dans le cabinet Dupuy, chargé en cette qualité de négocier le traité d'alliance franco-russe, il a été mêlé de très près aux événements qu'il raconte. Aussi l'"Histoire illustrée de la guerre de 1914" qu'il publie de ce temps-ci à la librairie Guinonilhou a-t-elle toute la valeur du récit d'un témoin oculaire. L'ouvrage devait d'abord comprendre 52 fascicules qui, réunis ensemble devaient former 4 volumes, mais les exigences du récit ont forcé l'auteur à étendre le format de son ouvrage.

"L'Histoire illustrée de la guerre de 1914" s'ouvre par une très intéressante préface dans laquelle l'auteur répond aux esprits timorés qui, en France comme ici, trouvent que ce n'est pas le temps de parler de ces choses-là. "Il y a urgence en effet à ne pas laisser l'histoire se faire sans nous et peut-être contre nous." Et il ajoute: "Il faut dire les choses telles qu'elles sont, pendant qu'elles sont, car qui peut prévoir ce que la victoire ou la défaite permettront de dire après?" N'est-ce pas pour avoir dit la même chose qu'un des nôtres fut trouvé digne de la corde? Relevons aussi en passant cette phrase que toutes les minorités devraient méditer: "La grandeur n'est pas la force, ni la puissance une garantie de durée. L'empire de Charles Quint s'est écroulé, la Pologne subsiste. La victoire du vaincu est peut-être le secret sublime de l'histoire."

Le premier volume est consacré aux origines diplomatiques du conflit et à une étude politique des différents belligérants et des causes qui les ont jetés les uns contre les autres. Le deuxième volume constitue le prologue du drame. Il trace un tableau de l'Europe au moment de la guerre, montre comment elle était inévitable. Il se termine sur la déclaration de la guerre et par la description de l'Europe en alarme. Avec le troisième volume commence le récit des événements militaires, qui se continuera dans les autres volumes qui suivront, car l'ouvrage sera publié pendant toute la durée de la guerre. Des illustrations très bien faites ajoutent à l'attrait de l'ouvrage.

Nous voudrions résumer ici pour nos lecteurs le premier chapitre qui est intitulé: "Les Origines Diplomatiques du conflit". C'est une page d'histoire contemporaine magistralement traitée.

* * *

La guerre de 1914 se rattache directement à celle de 1870. Le traité de Francfort en décrétant l'annexion de l'Alsace-Lorraine avait laissé aux flancs de la France une plaie béante, "germe des maux futurs". On sait que Bismarck désapprouvait cette spoliation mais il avait dû se courber devant les exigences du militarisme prussien. C'est la première cause du conflit. La deuxième fut la prépondérance slave qui menaçait la sûreté de l'Allemagne. En 1875, Bismarck voulut frapper la France, mais le bras de Gorstchakow l'arrêta. Ce fut le premier froissement germano-slave.

Dès ce moment la politique allemande devint anti-slave et la Triple-Alliance se précisa dans l'esprit de Bismarck. Le grand diplomate ne prévoyait pas le

danger de sa politique. S'unir à l'Autriche et à l'Italie, c'était jeter la Russie dans les bras de la France. Mais lui qui avait écrit dans ses souvenirs qu'il avait le cauchemar des coalitions, il était alors tellement aveuglé par sa passion anti-russe qu'il ne craignait pour l'assouvir de fabriquer de ses propres mains "la tenaille qui devait un jour serrer l'Empire allemand dans sa pince formidable".

Il crut cependant donner un adoucissement à la Russie en lui laissant la route libre jusqu'à Constantinople, en contractant avec elle ces fameux traités de réassurance, mais la Russie se méfiait. Elle se rappelait qu'interrogé au printemps de 1876 par Gorstchakow pour savoir si "en cas de guerre entre la Russie et l'Autriche, l'Allemagne resterait neutre", Bismarck avait répondu que son pays ferait tout son possible pour éviter la guerre mais qu'il ne pourrait abandonner l'Autriche. C'est là, au dire de M. Hanotaux, l'une des origines diplomatiques les plus indéniables du conflit actuel.

La Russie barrée en Europe se retourna vers Constantinople et les Balkans. Elle se heurta à l'Allemagne remorquée par l'Autriche.

Une entrevue tenue en 1876 au Reichstadt partagea la péninsule balkanique entre les deux puissances; la Russie se réserva les populations slaves et abandonna à l'Autriche les territoires occidentaux. Cet arrangement fit naître la guerre avec la Turquie en 1878 et mena la Russie aux portes de Constantinople. Elle allait y recueillir le fruit de ses efforts par le traité de San Stephano quand une coalition de l'Allemagne et de l'Autriche, auxquelles s'était jointe l'Angleterre, la força de déchirer son propre traité et de consentir par une convention arrangée et qu'on lui imposa à Berlin (1879) à remettre la Thrace et la Macédoine sous le joug ottoman, à constituer la Bulgarie principauté indépendante et enfin à annexer la Bosnie et l'Herzégovine au territoire et créer ainsi, l'expression est de M. Hanotaux, une Alsace-Lorraine slave dans les Balkans.

La politique Allemande se subordonna dès ce jour à la politique austro-hongroise. L'Allemagne se résigna à ce rôle de "brillant second" parce que malgré sa volonté d'être une, elle ne l'est pas. La thèse des nationalités et la phraséologie du milieu du XIXe siècle se sont trompées en ceci: elles chantaient l'unité allemande sans tenir compte qu'il y avait deux Allemagnes; celle du nord, la face tournée vers les mers septentrionales celle du sud, la face tournée vers les mers méridionales, l'une protestante, l'autre catholique; et peut-être faudrait-il en ajouter une troisième pour être plus complet, une Allemagne uniquement centrale et continentale fort embarrasée entre les deux autres. L'Allemagne du nord qui doutait de l'Allemagne du sud trouva dans la Hongrie une utile auxiliaire. Le Hongrois a de tout temps voué une haine mortelle au Slave. Bismarck résolut d'exploiter ce ressentiment. Il conclut un traité d'alliance anti-slave pour empêcher l'expansion des Russes dans les Balkans.

A cette rage anti-russe vint s'ajouter le mépris souverain de Bismarck pour les peuplades d'Orient. Pour lui la question d'Orient qui fut le cauchemar de tant de diplomates ne valait pas les os d'un grenadier poméranien. Il s'était écrié un jour avec impatience au cours du congrès de Berlin au duc de Salisbury qui lui demandait de fixer un jour pour la discussion de la question arménienne: "Encore une".

GEORGES COURIERES

(A suivre au prochain numéro.)